

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

00



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

JEAN-BAPTISTE

OPÉRA-COMIQUE,

EN PROSE ET EN UN ACTE.

*Représenté pour les premières fois, à Paris, sur le Théâtre
Feydeau, les 23, 15, 27, 29, 22 et 25 Prairial de l'an VI.*

PAROLES ET MUSIQUE
DU COUSIN-JACQUES.

„ Eh bien ? eh bien ? qu'avez-vous donc ? pourquoi ces transports ? qu'y
a-t-il donc de si surprenant à ce que j'ai fait ? --- *Jean-Baptiste, Scène
XVII.*

PRIX, 24 sols.



A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des
Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur, N^o. 28.

A N VI.

PERSONNAGES.

JEAN-BAPTISTE, vêtu comme ces marchands forains, qui vont de ville en ville avec leur cariole ; il a une ceinture de couleur à triple tour, des guêtres, une espèce de sarreau bleu par-dessus son habit, *Le C. Juliet.*

MAGDELON, fille de *Jean-Baptiste*, voyageant avec lui, mise fort simplement, *La Cne. Camille.*

MARCELLIN, ancien Négociant de Paris, retiré à la Campagne, jouissant d'une modique aisance, âgé d'environ cinquante ans, veuf depuis peu, père d'une nombreuse famille, *Le C. Primo.*

MINETTE, âgée de quatorze ans, fille aînée de *Marcellin*, *La Cne. Rosette Gavaudan.*

FANFAN, âgé d'environ treize ans, fils aîné de *Marcellin*, *La Cne. Aglaë Gavaudan.*

CHOUCHOU, âgé de onze à douze ans, second fils de *Marcellin*, *Le C. Planterre fils.*

Quatre autres fis de *Marcellin*, moins âgés par gradation jusqu'au dernier ; mais comme ces enfans ne disent que quelques mots par-ci par-là et qu'ils parlent toujours ensemble, on peut les faire représenter par des enfans pris hors du théâtre, ou par de jeunes filles des chœurs, travesties en garçons, seulement pour faire nombre.

COLAS, âgé d'environ 30 ans, élevé par *Marcellin*, dont il est le seul Domestique et l'Homme de Confiance, *Le C. Le Sage.*

Quelques Villageois du Canton, armés de fourches, de bâtons, etc.

La Scène se passe dans une Campagne, située aux environs de Paris, chez un Particulier isolé, à l'entrée d'un bois, à cent pas du Village.

JEAN-BAPTISTE,
OPÉRA-COMIQUE,
EN PROSE ET EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'intérieur de la maison de Marcellin, qui n'est autre chose qu'un salon fort simple, tel qu'on en voit chez les anciens fermiers aisés ; mais ce salon, doit avoir, à droite et à gauche de la porte du fond, une grande fenêtre, dont l'une doit être ouverte (celle qui est à la droite du spectateur,) et l'on doit voir la forêt, très épaisse, contiguë à la maison. L'autre fenêtre, quoique fermée, doit laisser voir le soleil couchant, durant la cime des arbres dans le lointain, et les maisons du village, dont le faite surmonte, dans la perspective, les arbres de la forêt, au-delà de laquelle est censé être le village. Outre la porte du fond, il y en a une à la coulisse de droite, qui donne dans le jardin, et une autre à la coulisse de gauche, qui donne dans les autres pièces de la maison. A côté de celle-ci, est un secrétaire, qui doit rester ouvert pendant toute la pièce. A un coin est attaché un des vieux chapeaux de Marcellin. Auprès du secrétaire, il y a un grand fauteuil à bras. De l'autre côté, vis-à-vis, on voit une table noire à écrire, assez propre, où il y a un tiroir, qui s'ouvre et se ferme sans clef. Sur cette table, il y a des papiers de musique et des livres. Dans le salon, sont deux ou trois fauteuils et plusieurs chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLIN, seul, assis auprès du secrétaire,
et revisant des papiers.

IL est déjà tard ; la nuit me surprendrait, si je différais trop à me mettre en route. (*Il porte la main sur son cœur.*) J'ai le cœur serré comme si j'allais faire un long voyage !... Ah ! depuis l'instant cruel où une mort prématurée m'enleva l'épouse la plus vertueuse et la plus tendre, je n'ai jamais pu me séparer un demi-jour de mes enfans. Relégués dans cette campagne, sans autre ressource que mes soins et ma tendresse, ils n'ont plus que moi pour soutien. C'est la première fois que je les quitte ; mais il le faut ; leur intérêt l'exige. Père et tuteur à-la-fois, je dois veiller à l'amélioration de leur petit bien-être. Ces créances, il faut en tirer parti ; ces titres, il faut les mettre en ordre ! (*Il se lève et se promène, en formant*

une liasse de papiers, qu'il arrange par numéros.) Quoiqu'on n'aime pas ces sortes d'affaires, l'honnête homme s'y livre avec zèle, quand il travaille pour ses enfans; désintéressé pour lui-même, il ne saurait l'être pour ses petites créatures innocentes, qui réclament son appui... Eh! qui vengera l'opprimé, si ce n'est un père!... A propos, n'oublions pas ma fidèle compagnie! *(Il prend dans un des tiroirs du secrétaire le portrait en miniature de son épouse...)* Comme il est ressemblant!

ROMANCE. N°. 1.

O toi! qui fis tout mon bonheur,
Par tes vertus et par tes charmes!
Objet toujours cher à mon cœur!
Pour qui je verse encor des larmes!
La mort n'a pas rompu les nœuds,
Dont nos chers enfans sont le gage;
Tout mon plaisir, dans chacun d'eux, (bis.)
Est de caresser ton image! (bis.)

Si quelque bien peut adoucir,
Loin de toi, ma peine cruelle,
C'est seulement de réussir
A les former sur ton modèle!
Que de ta perte, avec le tems,
Leur sagesse me dédommage!
Heureux, si, par mes sentimens, (bis.)
Je leur retrace ton image! (bis.)

(*Au public.*)

Vous! que la nature et l'amour
Décorent du beau nom de père,
A ceux qui vous doivent le jour,
Donnez un exemple sévère;
Observez avec vos enfans
Le respect qu'on doit au jeune âge;
Et sachez, vertueux parens, (bis.)
Vous honorer de votre image! (bis.)

(*En achevant ce monologue, il met le portrait dans son porte-feuille.*) Allons; ne perdons pas de tems... Je parie que mon nicaud de domestique n'a pas encore préparé ce qu'il faut pour mon départ... Je le lui ai pourtant bien recommandé toute la journée; mais, au lieu de s'occuper utilement, il joue avec mes enfans. (*On entend rire et parler confusément dans la coulisse.*) N'ai-je pas deviné juste? Je les entends d'ici!... Colas! Colas!... (*Le bruit continue: il appelle encore plus fort.*) Colas! (*Il sonne de toute ses forces... Le bruit cesse...*)

SCÈNE II.

MARCELLIN, COLAS.

COLAS, *sortant de la porte de gauche, avec sa cravatte tirée jusqu'à la ceinture, sa veste déboutonnée, un de ses bas roulé sur ses talons, un pan d'habit tout déchiré, ses cheveux houspillés d'un côté, et de la poudre sur la moitié du visage.*)

EH ben! eh ben! eh ben! me v'là, me v'là... Vous sonnez comme un ci-devant clocher; et si, je n'pouvons pas v'nir pus vite. Vos enfans fésont un vacarme épouvantable; c'est une famille d'p'tits démons!... T'nez! voyez comme i' v'nont encore d'm'arranger!

MARCELLIN, *le contrefaisant.*

" Comme i'v'ont encore d'm'arranger,,! Le nigaud! eh! pourquoi le souffres-tu? Si tu leur montrais un peu de fermeté, au lieu de te mépriser, ils s'accoutumeraient bientôt à te respecter.

COLAS.

I' n'me méprisent pas, not'maitre! i' m'faisent tant seul'ment enrager du matin au soir; c'est ben assez. . . mais, excepté ça, j'sommes content d'eux au possible: car i' m'aimont ben; et moi, j'les aimons ben itout; car i' sont gentils, oui dà!

MARCELLIN.

Ils m'aiment aussi, moi; et d'un seul regard, je sais les ramener à l'ordre.

COLAS.

Oh! mais, vous! ça fait z'une aut' différence: vous êtes l'papa véritable! au lieu que moi, je n's'rai jamais que l'papa pour rire.

MARCELLIN.

Oui? Il faut pourtant qu'aujourd'hui tu remplisse la tâche du papa véritable.

COLAS, *avec embarras.*

Morgué! je l'sais ben: c'est c'qui m'chiffonne!... car ça s'ra un enfer dans la maison... Si tout du moins vous aviez eu soin d'vous procurer des p'tites filles, à la place de six p'tits garçons! Oh! pour un père d'esprit comme vous êtes, vous avez ben mal arrangé

ça , toujours !... [*Au public.*] Ah , ben ! on dit com'ça qu'i' gnia d'silence là , ou c'qu'i' gnia du sesque... et moi , j'dis quel'pro-verbe en a menti ; car lap'tite fille , al' vous est toujours sage et ran-gée , comme eune image ; et tous vos garnemens d'garçons , c'e'est un charivari d'langues , qu'on n's'entend pas ! non mais j'dis ; si vons saviez toutes leux expiégleries !

A R I E T T E N^o. 2.

(*Très-vif et très-marqué.*)

Ah ! queu' sabbat ! queu' vacarme et queu' tapage !

Queu' bruit ! queu' train q'font ces vilains enfans-là !

J'vous l'dis pour tout d'bon : j'fuirai par perdre courage ,
Pour peu q'ça dure encore (3 fois) long-tems toujours com'ça.

J'leux dis : " monsieu' , vous m'étourdissez !

" Laissez-moi donc : mais finissez !

" Fi ! q'c'est vilain ! Prends garde à toi !

" Tu vas t'avoir à faire à moi

" P'tit polisson ! tu me l'païras !...

" J'vas l'aller dire à vot' papa...

" Monsieu' ! voulez-vous ben vous taire ?

" Gar ! gar ! gar ! gar ! gar ! l'humeur me prend : v'là que je

" m' met' en colère...

Ça n'leu' fait rien !

I' vont toujours leu' train.

Ah , les polissons , (*bis.*)

Ah , les polissons , les polissons , les polissons ,

J'aimons mieux les filles , (*bis.*)

Sur-tout quand elles sont gentilles :

J'aimons mieux les filles , (*bis.*)

Que les garçons... (3 fois.)

Celui-ci s'met à califourchon sur mon épaule ;

C'ti-là par derrier'vient tout doucement m'tirer ma queu' ,

Ah , mon dieu , mon dieu , mon dieu , mon dieu , mon dieu , mon dieu ,

Ah , par la corbleu ,

Que j'dis com'ça , si j'prends eun' gaule ,

Tu verras , p'tit drôle ,

Gar , gar , gar , gar , gar , c'est fait d'vous tous , si j'vous attrape ,

Si j'vous donne eun'tape ...

(*Il parle.*)

Et ben sarrée , encore ! Brrrr ! ça les fait rire , tout ça ! et pis ,
v'là qu'i' r'commencent l'jeu , d' pus pire en pus pire !

Ah , les polissons , (*bis.*)

Ah , les polissons , les polissons , les polissons ,

J'aimons mieux les filles , (*bis.*)

Sur-tout quand elles sont gentilles ; (*bis.*)

J'aimons mieux les filles , (3 fois.)

Que les garçons. (5 fois.)

M A R C E L L I N .

Allons , allons ; c'est bon ; tu conteras tes doléances plus tard .
Tout est-il prêt pour mon départ ? Le cheval est-il sellé , bridé ?

OPÉRA-COMIQUE.

7

COLAS.

Oui seur'ment, not' bourgeois; qui s'entend, j' l'i' ons dit de s'préparer. Gnia pus qu'à li mett' la selle et la bride; ah! mon dieu! oui... j' m'en y vas.

MARCELLIN, *tirant sa montre et la lui faisant voir.*

Ne t'avais-je pas expressément recommandé que tout fût prêt pour quatre heures? Regarde; il en est bien-tôt cinq!

COLAS, *s'en allant et revenant d'un air inquiet.*

Ah! ça; écoutez donc: nôt' maître: est-ce que vous coucherez dehors?

MARCELLIN.

Si mes affaires ne se terminent pas chez le notaire du Canton, il faudra bien que j'aille à la ville; mais, demain matin, sur les neuf heures au plus tard, je serai de retour.

COLAS.

Et faudra donc que j'veille moi tout seul dans c'te maison? Ah! mon dieu! mon dieu!

MARCELLIN.

Te voilà bien à plaindre! avec de bons fusils...

COLAS, *brusquement.*

Oui! où c'qu'i' gnia pas d'chin.

MARCELLIN.

D'excellents sabres...

COLAS.

Oh! je n'joue pas t'avec ça; c'est trop lourd.

MARCELLIN.

Le poltron! Tu ne saurais faire coucher les enfans de bonne heure, et bien fermer les portes.

COLAS.

Je n'dis pas non; mais c'te maison est solitaire comme un hermite...

MARCELLIN.

On en est plus tranquille.

COLAS.

A l'entrée du bois...

MARCELLIN.

Oui: à cent pas du village; comme tu es brave!

COLAS.

Tout comme un autre; mais, dame! on ne parle que d'voleurs; on n'voit que d'ça dans les gazettes...

Va, va, les voleurs ne sont pas tous dans les bois. A-t-on jamais oui parler d'aucun accident par ici ?

C O L A S.

Ah ça, écoutez donc not'bourgeois ; parlez ben ferme à toute la p'tite famille, avant d'vous en aller ; sans quoi, je n'pourrons jamais en venir à bout ; dites leu' q'c'est moi qu'est l'papa.

M A R C E L L I N.

Sois tranquille ; je vais leur faire la leçon... Mais vas-t-en donc, mon ami ; je t'en prie !

C O L A S, *au lieu de sortir vite, fait lentement le tour du théâtre, d'un air réfléchi, en tournant niaisement ses deux pouces autour l'un de l'autre.*

Ça s'rait pourtant ben genti', d'êt' un maître d'maison ; ça m'rendrait tout fier, sic' n'était des grands voleurs et des assassineurs... Mais les grands voleurs et les assassineurs, c'est ça que j'crains. (*En sortant.*) J'n'aime pas ces gens-là. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCENE III.

M A R C E L L I N, *seul.*

A LLONS, voyons bien vite. s'il ne me manque aucun des papiers nécessaires... (*Il cherche sur le secrétaire, et tombe sur une feuille volante, timbrée et contrôlée.*) Oh ! pour celui-ci, c'est tout au plus un simple souvenir ; j'ignore pourquoi ma femme s'est avisée de le faire timbrer et contrôler ; voyons un peu, que je le relise : c'est l'écriture de ma belle-mère.

(*Il lit haut et rapidement : mais avec l'expression de la sensibilité.*)

„ En 1776, le 26 décembre au soir, jour de Noël, il passa
„ dans ce Canton un petit Porte-Balle, nommé *Jean-Baptiste*,
„ âgé d'environ 16 à 17 ans, se disant natif de la basse Norman-
„ die, et dépouillé par des voleurs, la nuit précédente, de la
„ valise que son père lui avait confiée pour commencer un petit
„ commerce. Il était presque nud, transi de froid, mourant de
„ faim, et son visage baigné de larmes... Son plus grand chagrin,
„ disait-il, était de retourner chez son père, après, avoir tout
„ perdu. Ma fille aînée (*à part.* Elle était si confiante et si

» bonne, ma respectable épouse !] lui demanda combien il lui
 » fallait pour réparer son malheur... Il désirait quinze ou vingt
 » louis... Nous lui en donnâmes trente, nous le pouvions alors.
 » Comblé de joie, il nous promit de nous les rendre, dès que sa
 » situation le lui permettrait. Nous lui dîmes, en riant, qu'il s'ac-
 » quitterait avec nous, quand il aurait fait fortune. Il partit en
 » nous comblant de bénédictions ; mais nous ne l'avons pas revu
 » depuis "

(*Il remet le papier négligemment sur le secrétaire.*)

Je le crois bien... De deux choses l'une : ou le pauvre diable
 aura été volé une seconde fois, ou l'hypocrite en aura imposé ; car
 on n'entendit pas plus alors parler de vols dans ce canton, qu'il
 n'en a été question jusqu'ici. Peut-être est-il mort depuis bien des
 années. Dans tous les cas, ne valait-il pas mieux obliger un im-
 posteur, que de s'exposer à refuser un malheureux ? Ma femme
 avait raison de dire, en parlant de cette aventure : *mon ami,*
faire du bien, secourir les autres, cela n'appauvrit jamais...
 Laissons-là ce papier, seulement comme un titre qui rappelle à
 mes enfans des vertus de famille... Il faut pourtant que j'elles appè-
 lent ; commençons par la sœur, c'est l'aînée de tous, elle est aussi
 douce, que ses frères sont turbulens ; elle pourra leur servir
 d'exemple et leur faire part de mes intentions. (*A la porte de*
gauche.) Minette ! Minette !

SCÈNE IV.

MARCELLIN, MINETTE.

MINETTE, *d'un air posé.*

N^e m'appelais-tu pas ? Excuse ; nous faisons tant de bruit
 dans la chambre du fond, que j'aurais fort bien pu ne pas t'en-
 tendre.

MARCELLIN.

Nous faisons tant de bruit ! Tu te mets toujours modeste-
 ment de la partie ; et je gage que tu ne soufflais pas le mot !

MINETTE.

Oh ! tu te trompes ! mes frères sont si gais ; j'aime à les voir
 rire... je ris avec eux...

MARCELLIN.

Ils sont bien espiègles !

JEAN-BAPTISTE,

MINETTE.

Ne l'étais-tu pas, toi , étant petit garçon ?

MARCELLIN, *l'embrassant.*

Fort bien ! tu les excuses toujours. (*Apart.*) Elle a le cœur de sa mère ! (*Haut.*) Ah ! ça, écoute ; quoique *Colas* ait la haute-main ici en mon absence , tu n'en restes pas moins la Dame du logis... Je te charge de me rendre un compte exact de tout ce qui s'y sera passé..

MINETTE, *tristement.*

La Dame du logis ! le bel honneur , quand tu n'y es pas !... C'est donc sérieusement que tu veux partir ?

MARCELLIN.

Il le faut ; c'est un voyage de douze ou quinze heures au plus.

MINETTE, *avec tendresse et simplicité.*ROMANCE, N^o. 3.

Eh quoi , mon père , tu t'en vas !
 Tu quittes l'asyle paisible ,
 Oû d'une famille sensible
 L'heureux aspect fixait tes pas !
 Mais c'est en vain qu'a ton ménag :
 Tu crois te soustraire un moment ;
 Sous l'escorte du sentiment , (*bis.*)
 Tous nos cœurs (*bis*) seront du voyage. (*bis.*)

Ainsi le ramier malheureux ,
 Quand il a perdu sa compagne ,
 Voulant parcourir la campagne ,
 A ses petits fait ses adieux ,
 Pour lui , les tourtereaux fidèles ,
 Expriment en vain leur regret...
 Hélas , chacun d'eux le suivrait , (*bis.*)
 S'il pouvait (*bis*) voler de ses ailes. *bis*)

SCÈNE V.

MARCELLIN, MINETTE, COLAS.

COLAS, *remettant son bas , et un peu refait de sa première toilette.*

Je m'sis rarrangé ; car je m'sis vu dans l'abreuvoir , où c'que j'ons eu peur d'mon ombre , tant alle m'a paru ridicule.

OPÉRA-COMIQUE.

II

MARCELLIN.

Eh bien, enfin ! le cheval ?

COLAS.

Eh ben, l'cheval ! il est à sa place, là où c'qu'il attend son cavalier (*Montrant Minette à Marcellin.*) Vous voyez ben c'te p'tite D'moiselle ! c'est l' plus meyeur sujet d'toute la famille ; ça vous est sage comme un p'tit saint ; ça n'bouge pas non pus qu'une statue ; ça n'parle non pus qu'une poupée... enfin, j'vous dis, moi, qu'c'est un moule d'bon exemple.

MARCELLIN.

Aussi lui ai-je délégué mon autorité, après toi, s'entend ; car tu n'as pas oublié que je te cède mes droits, jusqu'à mon retour.

COLAS.

C'est entendu... C'est-à-dire, ti pas vrai ? que vous êtes moi ? et moi, que j'sis vous ?

MINETTE.

Eh ! non ; c'est-à-dire que mon père te charge de le représenter (1). voilà le mot. (*A Marcellin qu'elle entraîne du côté de l'appartement à gauche*) Viens donc, avant de t'en aller, recommander toi-même à mes frères d'être bien sages. (*Marcellin et Minette s'en vont par la porte de la gauche du spectateur.*)

SCÈNE VI.

COLAS, seul.

REPRÉSENTER ! c'est-là le mot !... Ah ! diantre !

(1) Ces couplets avaient été refaits par moi, au milieu et sur la demande des acteurs les plus patriotes de la rue Feydeau. Nous avions voulu éviter toute espèce d'application maligne ; *Le Sage* les chantant avec l'expression de la plus profonde sensibilité, comme il l'a fait à la première représentation, ils devaient plaire à tous les partis. Mais ils ont été demandés *bis*, et ont excité beaucoup d'enthousiasme ; et l'on croiroit assez volontiers, que des ennemis secrets, intéressés sans doute à ce que je ne réussisse en rien, ont surpris la religion du Ministre, qui certainement a bien autre chose à penser, que d'aller s'occuper d'une chanson, et qu'ils lui ont rendu les choses en sens inverse de l'effet que mes couplets avaient produit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la simple inspection de ces couplets, on ne peut supposer à l'auteur et à l'acteur, que les intentions les plus pures : tout Paris les a sentis de même ; et, à moins d'avoir perdu le sens, il était impossible de s'en formaliser. C'est précisément parce que les Magistrats suprêmes ont été induits en erreur, que je restitue ici à la scène, une des choses les plus saillantes de ce petit ouvrage. Voici toujours, en attendant qu'on veuille bien me rendre justice, et me voir enfin tel que je suis, les deux couplets que j'ai été obligé de substituer à la hâte aux deux autres, trois heures avant la deuxième représentation, lors de l'arrivée du nouvel ordre de la police ; car l'acteur n'ayant que ces deux couplets à chanter, et se trouvant seul en scène, exprès pour les chanter, il falloit bien qu'il dit quelque chose.

SCÈNE V.

MINETTE.

En ! non ; c'est-à-dire , que mon père te charge de faire ici le petit papa : voilà le mot. Viens donc , avant de t'en aller , recommander toi-même à mes frères d'être bien sages.

SCÈNE VI.

COLAS, seul.

Faire le p'tit papa ! c'est-là l'mot !... Ah ! diantre !

COUPLETS, N^o. 4.

Me v'là queuq'z'un d'important !
C'qu'est eun' chos' ben drôle ,
Faut que j' m'apprête pourtant
A ben jouer mon rôle.
Pour m'acquiter de c't' emploi.
J' n'ons pas trop bonne' grace. . .

Mais.

Si l'esprit n'dépend pas d'moi ;
L'amitié l'remplace (bis.) !

C't' bonnête homme a pris soin d'moi ,
Drès ma tendre enfance ;
Je n'suivrons pas d'autre loi
Qu'ma reconnaissance.
J' n'ons pas besoin d'précepteur :
Le bon malt' que j'aime ,
Trouv'ra toujours dans mon coeur !
Un autre lui-même. (bis.)

COUPLETS, N^o. 4.

(Avec l'expression de la plus profonde sensibilité.)

Me v'là donc le R'présentant
D'un excellent père ,
Faut conv'nir que c'est pourtant
Un bieu caractère ,
L'bonnête homme entend son coeur
Dir' d'eun' voix touchante ,
Q' faut tout fair' pour le bonheur
D'ceux qu'on représente. (bis.)

Au seul mot de R'présentant ,
I' bon sens qui m'inspire ,

M'dit qu'c'est queu' chose d'important,
 Plus qu'on n'pourrait l'dire;
 Je m'sens tout d'suite animer
 D'humeur bien'aisante.
 Plus q' soi-même i' faut aimer
 Ceux qu'on représente. (bis.)

SCENE VII.

COLAS, MARCELLIN, FANFAN, MINETTE,
 CHOUCOU ET LES QUATRE AUTRES PETITS,
s'accrochant aux habits de leur papa.

MARCELLIN, *affectueusement.*

OUI, mes chers petits amis, je vous le promets; si je suis forcé
 de passer outre, une fois que je serai au village, demain matin
 vous me reverrez sans faute...

FANFAN,

Ménage-toi bien! ne te fatigue pas!

CHOUCOU.

Ne marche pas le soir, après le soleil couché!

LES QUATRE AUTRES.

Pense à nous!

MARCELLIN.

Oui, j'y penserai sans cesse.

MINETTE.

Assieds-toi donc pour une minute seulement; que nous t'em-
 brassions tous, pour la dernière fois! (*Tous les enfans le font
 tomber dans son fauteuil, l'entourent et l'accablent de
 caresses.*)

TOUS ENSEMBLE.

Oh! oui, assieds-toi.

MARCELLIN.

Quelles délices! où trouverait-on ailleurs tant de fidèles amis?

AIR, N^o. 5.

C'est charmant, quand une famille
 Vous caresse par sentiment!
 Tour-à-tour quand garçon et fille
 Vous sourit, c'est encor charmant!

(*Ils'arrête ici, pour embrasser avec transport les deux ou
 trois plus petits.*)

J E A N - B A P T I S T E ,

C'est charmant , quand on peut se faire
 Un bon ami dans chaque enfant !
 De mes soins voilà le salaire !
 Et mon sort est toujours charmant ! (bis.)

F A N F A N et M I N E T T E .

(Sur le même air.)

C'est charmant , lorsque sœur et frère
 Sont unis par le sentiment !
 Quand le ciel par la main d'un père ,
 Les bénit , c'est encor charmant !

(Ils apperçoivent Marcellin qui laisse échapper quelques larmes , et ils les montrent à leurs frères.)

De plaisir il verse des larmes !
 Ah ! chérissons-le tendrement !
 Que ses jours coulent sans alarmes !
 Et notre sort sera charmant !

M A R C E L L I N et C O L A S .

T O U S L E S E N F A N S .

Le plaisir fait couler	mes larmes !	De plaisir il verse des larmes !
Eh ! comme ils	ses m'aiment tendrement !	Ah ! chérissons-le tendrement !
Mes	l'aiment	
Ses	jours couleront sans alarmes !	Que ses jours coulent sans alarmes !
mon		
Et son	destin sera charmant !	Et notre sort sera charmant !
	Oui , c'est charmant ! (3 fois.)	Oui , c'est charmant ! (3 fois.)

M A R C E L L I N , se levant.

Allons , il faut nous séparer...

C O L A S , à part.

T'n'me f'ront pas toutes ces caresses-là , à moi ; gnia pas d'risque !

M A R C E L L I N , décrochant son chapeau et son fouet.

Souvenez-vous bien de ce que vous m'avez promis ; J'espère que Colas n'aura point à se plaindre de vous.

T O U S L E S E N F A N S , sortant avec lui.

C H Œ U R , N^o. 6.

Nous jurons tous ensemble
 De le respecter comme toi.
 Parmi nous chacun tremble
 De désobéir à ta loi.

Nous ne t'affligerons jamais;
Tu peux partir en paix !

L'orchestre rejou l'air, pour imiter le lointain, et finit pianissimo, tandis qu'on les voit encore embrasser leur père, derrière le théâtre, à travers la fenêtre ouverte.

S C E N E V I I I.

C O L À S, seul.

L'n'a pas besoin d'moi pour partir... Mais, tandis qu'i' sont tre-tous autour de li, ni pus ni moins q'des petits poulets autour d'leu' maman, faut que j'm'avise ben vite pour me faire respecter en son absence. Ah ! ah ! v'là z'un des chapiaux d'not' Bourgeois... (*Il met le vieux chapeau de Marcellin*) Faut que j'm'en affuble, c'est toujours ça pour avoir un p'tit air du maître d'la maison. [*Il rit.*] Ah ! ah ! ah ! Quand on songe qu'avec des p'tits brinborions d'pus ou d'moins... enfin, suffit. (*Sans sortir de la scène, il ouvre la porte à gauche, et décroche une robe de chambre de vieux damas à grands ramages, et la passe par dessus son habit.*) Eh ! morgué ! c'est ça même : ce p'tit pet-en-l'air, q'son bisaïeul li a baillé d' père en fils, ça m'donnera ben pus de r'semblance avec li... Là, v'là costumé pour le coup !... (*Il les voit revenir de loin.*) V'là la p'tite famille qui r'vient... Allons, faut d'la gravité... Ah ! v'là que j'les vois r'venir... Bon ! i's ont perdu leu' gaîté, à c'te heure ! Ah ! dam, j'dis, on voit ben que c'n'est pas pour peu qu'i's aiment leu' papa. Si c'était moi, au lieu d'li, qu'aïlle en campagne, i' n's'affligeriont pas tant !

(*Il chante les couplets suivans à demi-voix.*)

C O U P L E T S. N^o. 7.

Morgué ! ça m'donne envi' d'êt' père,
Pour être aimé si tendrement !
On s'ennui' d'êt' célibataire,
Quand on a besoin d'attach'ment. (*bis.*)
En j'tant les yeux su' ces p'tit enfans-là,
Mon cœur me dit q'j'ai beau faire l'papa...

C'est bieu ça d'en jouer l'rôle, t'i' pas vrai ? Mais c'n'est qu'un plaisir en peinture, ça : c'cœur est toujours là, qui jase et qui vous crie tout bas : mon p'tit ami !

(*avec sensibilité.*)

C'n'est pas tout de l'paraltre,
Faut encor l'ère ! (*bis.*)

Mais c'est peu d'chos' que l'mariage,
Drès qu'i gnia point d'fidélité ;
Si j'ons eun' femm' qui n'est pas sage,
Grand merci d'la paternité ! (bis.)
Malheureusement p'téi' un jour on dira :
„ A qui sont donc ces jolis enfans-là ? “

— C'est à moi , Monsieu', que j'dirai. — A vous. Monsieu'
Colas ? qu'on dira : vous êtes donc leu' père ? --- Pardin' ! la belle
question ! --- Monsieu , Monsieu' !

C'n'est tout pas de l'paraître ,
Faut encor l'être. (bis.)

SCENE IX.

COLAS, MINETTE, FANFAN, CHOUCOU,
et les autres.

(Ils rentrent à pas lents, les yeux en terre et l'air triste.)

COLAS, à part.

I' n'm'appercevont pas, tant seul'ment, tant l'chagrin les ahur-
rit !... (Aux enfans.) Eh ben, mes p'tits amis, quoi e qui vous
rend si tristes ? Vot' papa r'viendra d'main matin tout au pus
tard. Quoiqu'i' m'ait confié son autorité, j'n'en abuserons pas pour
vous chagriner. Oh ! je n'sommes pas t'un despotisme...

MINETTE, frappée de son nouveau costume.

Oui, va ; malgré ton déguisement ; tu n'en es pas moins Colas.

COLAS.

Sur'ment que j'sis Colas ; j'men vante encoere ! Est-qui' gnia du
mal d'êt' Colas ?

TOUS LES ENFANS, montrant Colas au doigt.

Ha, ha, ha, ha, ha ;...

COLAS, se fâchant.

Ha, ha, ha !... Les v'là qui riont, à présent ! tout à l'heure, i'
pleurenichiont ! C'est ben poli, n'est-ce pas, de s'moquer d'un
précepteux ?

FANFAN.

Oui, d'un précepteur qui ne sait pas lire !

COLAS.

Eh ! quequ'ça fait, ça, qu'on j' sache lire ou non ?

TOUS LES ENFANS.

Ha, ha, ha, ha, ha...

OPÉRA-COMIQUE.

17

COLAS, *pleurant avec beaucoup de colère.*

Eh, ben ! n'vont i' pas s'gausser d'moi jusqu'à d'main ? N'l'avais-je ti pas ben dit q'ça s'rait ici un sabat d'possédé ?... Mais laissez faire, allez ! Monsieur Marcellin saura tout, oui, il saura tout, et je n'li macherai pas, dà... Fi qu'c'est vilain ! Moi qui les ai élevés tretous ! moi qui les ai appris à marcher !... V'là la r'connaissance !...

MINETTE, *à ses frères, frappant dans sa main.*

Paix ! paix, mes amis ; c'est assez plaisanter, puisqu'il prend la chose au sérieux.

FANFAN, *d'un ton et d'un air très-affecté.*

Quoi ! tu t'affliges pour un badinage ? Un grand garçon comme toi !

CHOUCHOU.

Ne fais donc pas l'enfant : si je pleurais pour de pareilles misères, tu te moquerais de moi.

MINETTE.

Allons, console-toi. Nous sommes tous bien fâchés de t'avoir fait de la peine !

TOUS LES ENFANS, *le caressant.*

Oh ! oui, bien fâchés.

COLAS, *en souriant.*

Je n'peux pas en vouloir long-tems à ces enfans-là ; tous les jours i' m'faisent enrager, et tous les jours i' m'font des excuses !

MINETTE.

Oh ! mais, cette fois-ci, nos excuses ne seront pas des mots.

COLAS.

Non ? Eh ben, c'est c'que j'allons voir.

MINETTE.

Il suffit que papa soit absent, pour que nous t'obéissions mieux qu'à lui.

TOUS LES ENFANS.

Oh ! oui ; mieux qu'à lui.

COLAS.

J'veux ben vous croire : en c'cas là faut commencer... par aller coucher.

TOUS LES ENFANS, *interdits.*

Aller coucher ?

MINETTE.

A cette heure-ci ? tu n'y penses pas : il fait encore grand jour !

C

Écoute donc, mon cher Colas : c'est fort bien d'aller coucher, puis-que tu le veux ; mais souper donc ?

COLAS.

On soupera après... Allons, c'qui est fait, n'est pus à faire... A propos... (*Il revient sur ses pas et ferme la porte du fond à double tour, puis met la grosse clef dans sa poche.*) On n'saurait trop prendre d'précautions contre les dévaliseurs d'maisons : gnien a beaucoup c't'année-ci.

TOUS LES ENFANS.

Bah ! tu crois cela, toi ?

COLAS, s'en allant.

Si je l'erois ? On dit comme ça qu'i' s'en vont l'soir dans les campagnes, pour tuer les p'tits enfans ! C'que j'vous en dis, c'n'est pas pour vous effrayer... Gnia rien à craindre ici ; mais comme c'est eune maison à l'écart, i' pourriont ben v'nir c'te nuit.

FANFAN, pendant que Colas visite l'extérieur de la maison et ferme la porte à la grosse clef.

Bah ! c'est pour voir ce que nous dirons qu'il nous fait ces contes-là.

CHOUCHOU.

Mon papa nous apprend à être hardis.

MINETTE.

C'est comme certaines gens qui font peur aux autres, parce qu'ils ont peur eux-mêmes.

FANFAN.

Mais, dis-donc, ma sœur, je crois qu'il veut nous faire coucher sans souper, pour se débarrasser de nous...

MINETTE, à ses frères.

Laissez-moi faire ; je trouverai quelque moyen... mais schtt, schtt ; le voilà !

COLAS, à part, du côté opposé aux enfans.

C'est bon ; si j'sommes par trop embarrassés pour en v'nir à bout, j'l'es frons coucher, et i' s'endormiront ; gnia rien d'pus aisé à gouverner q'les gens qui dorment.

MINETTE.

Ote donc cette robe de chambre ; qu'as-tu besoin de tout cela ?

FANFAN.

C'est vrai ; il nous traite comme de marmots, qu'on épouvante avec des masques.

OPÉRA-COMIQUE.

19

COLAS, *ôtant son pet-en-l'air et son chapeau dont tous les enfans le débarrassent.*

Allons, soit... mais v'nez ça, t'retous, l'un après l'autre, que j'vous arrange...

MINETTE.

Un moment donc... et la leçon de musique de mon frère ? et nos fables ?

COLAS, *embarrassé.*

Des fables ! la leçon d'musique ! j'entends ben ; mais c'est l'papa qui s'y connaît ; c'est pas moi.

MINETTE.

Mais puisque tu fais le papa aujourd'hui ?

COLAS, *s'étalant dans le grand fauteuil.*

Ah ! c'est vrai. (*d'un ton important*) Allons, enfans, la leçon d'musique, les fables... Voyons, Monsieur Fanfan, vous qu'êtes l'pus habile dans tout ça, dégoisez-nous une petite gavotte ben tendre, là... queut' chose d'facétieux, d'jovial, qu'aille à l'ame...

FANFAN, *cherchant dans le tiroir de la table.*

Oh ! je ne suis pas en train de chanter de grands airs...

MINETTE.

Dis-nous l'*Étincelle* ; c'est celle que j'aime.

FANFAN *prenant son papier de musique sur la table.*

Puisqu'elle te plaît, je la choisirai souvent.

COLAS.

Allons, va pour l'*Étincelle* : je n'connais pas ça ; mais du moment qu'il y'gnia du feu, ça doit êt' bieu.

FANFAN, *tenant son papier à la main.*

ROMANCE. N°. 2.

Piano.

Vous qui, dans l'indifférence,
Coulez d'heureux jours,
Ah ! redoutez la présence
Du dieu des am'urs :
A son approche cruelle
Fermez votre cœur ;
Il ne faut qu'une étincelle
Pour faire un malheur.

(bis.)

(bis.)

(*Colas s'assoupit pendant ce premier couplet.*)

MINETTE, *tout bas à ses frères.*

Il s'assoupit... Il m'évient une idée... Écoutez. [*Ils se pressent autour d'elle.*] Restez-là, et ne faites pas de bruit.

COLAS, se réveillant en sursaut.
 Hom... C'est joliment chanter !

M I N E T T E , à Fanfan.

Continue bien vite ; il va se rendormir... [*Ils reviennent au tour de Colas.*]

(*Colas se rendort.*)

F A N F A N .

Quand une fille rebelle
 Brave son pouvoir ,
 Ce dieu , pour punir la belle ,
 N'a qu'à le vouloir ;
 Il va secouer près d'elle
 Son flambeau vengeur ;
 Il n'en faut qu'une étincelle
 Pour faire un malheur.

(*Pendant ce deuxième couplet, Minette tire doucement la grosse clef de la poche de Colas.*)

M I N E T T E , à ses frères, sur l'avant-scène, parlant très-vite et à voix basse.

Pendant qu'il dort , si nous allions un moment chez la nourrice ; c'est la première maison du village... par le petit sentier , nous y serons bientôt. Elle nous aime tant ! elle nous reconduira ; c'est pour un quart d'heure au plus... elle nous donnera une petite collation...

F A N F A N .

Mais mon papa ?..

M I N E T T E , l'interrompant.

Il en rira le premier. J'ai l'âme triste ; il faut nous distraire un peu : il fait encore grand jour : ne sommes-nous pas tous ensemble ? ne suis-je pas chargée de vous tous ? Qu'avons-nous à risquer ?

C H O U C H O U , sautant de joie.

Oh ! oui ; allons chez la nourrice... Une petite collation...

L E S Q U A T R E A U T R E S , transportés.
 Oui , oui ; une petite collation... Oh ! quel plaisir !

M I N E T T E , à Fanfan.

Chante encore un peu , tandis que j'ouvrirai la porte doucement.

FANFAN.

Ce dieu-là ne nous enflamme
 Jamais tout d'un coup ;
 Mais quand il vient dans une ame ,
 C'est à pas de loup.
 Jeune et gentille demoiselle ,
 Ah ! si votre cœur
 Dit : *bah* , ce n'est qu'une étincelle ,
 Craignez un malheur. (*bis.*)

(Pendant que Fanfan chante le troisième couplet , Minette ouvre la porte , appelle ses frères ; et sort sur la pointe du pied , en tenant les deux plus petits par la main ; les autres suivent sans bruit , en tendant la main à Fanfan , qui sort avec eux. L'orchestre ne fait la ritournelle qu'au dernier couplet.)

SCÈNE X.

COLAS, seul.

EH ben , vous n'chantez pus ?... (*il ouvre les yeux.*) Où c'qu'il est donc ? (*il regarde à droite et à gauche.*) Où c'qu'i' sont donc tretous ? (*il se lève.*) Est-ce qu'i' serient déjà dans leu' chamb' ? (*Il va à la porte de gauche , et il les appelle :*) Minette ? Fanfan ? Chouchou ? Poulot ?... I's n'ont pas t'ouvert la porte ; j'ons la clef. (*Il fouille dans sa poche.*) Eh , morgué , non ; je n'l'ons pas : I's m'ont pris la clef ! (*Il voit la porte du fond entr'ouverte.*) La porte ouverte !... Ah ! mon dieu ! v'là toute la famille émigrée !... (*Il s'échappe en désespéré par la porte du fond , et tourne ensuite à droite du côté où les enfans sont passés.*)

SCÈNE XI.

JEAN-BAPTISTE, MAGDELON.

Au moment où Colas s'enfuit à droite , on voit arriver Jean-Baptiste et sa fille par la gauche ; celui-ci , s'arrêtant vis-à-vis de la fenêtre qui est ouverte , crie à Colas , qu'il voit fuir , pour l'arrêter.

JEAN-BAPTISTE, vu du public par la fenêtre qui est ouverte.

HOLA ! hé ! citoyen , un mot , par ici !...

MAGDELON, *s'arrêtant en avant de son père, en face de la porte toute grande ouverte.*

Bah ! il est déjà bien loin...

JEAN-BAPTISTE, *Entrant avec sa fille sur le théâtre.*
C'est sans doute queq'z'un d'la maison.

MAGDELON.

Il a sûrement quelqu'affaire pressée ; car il court de toutes ses forces...

JEAN-BAPTISTE.

On n'est guère méfiant par ici, à c'qu'i' paraît, ... tout est ouvert dans c'te maison ; et personne !

MAGDELON.

Tant pis pour eux ; quant à moi, je ne laisserais pas ma porte ouverte à tous les passans...

JEAN-BAPTISTE, *battant le briquet pour allumer sa pipe.*

Écoute, Magdelon ; entre un peu dans ces chambres par là-bas... Tu trouveras seur'ment queq'z'un ; (*Elle hésite.*) Va, va toujours ; n'as-tu pas peur ? Un gentil minois comme l'tien, est ben pus présentable q'ma grosse figure d'premierv'nu. Cherche partout ; appelle... tandis q'j'attendrai ici q'ceux-là qui sont dehors, soient r'venus... i' n'est pas possible qu'i' tardent long-tems.

MAGDELON.

C'est un peu leste, au moins, mon père, de parcourir ainsi la demeure de gens qu'on ne connaît pas !

JEAN-BAPTISTE.

Va donc, petite sotte, quand j'te l'dis ! ne crois-tu pas que j'serai v'nu ici pour rien ?

(*Magdelon entre à gauche.*)

SCÈNE XII.

JEAN-BAPTISTE, *seul.*

Oh ! je suis d'une joie !... Non, ma foi, je n'donn'rai pas c'te journée d'aujourd'hui pour les pus beaux momens d'ma vie !... I'parirais ben qu'aucun de c'te brave et honnête famille que j'viens visiter, ne s'doute du sujet d'mon voyage... Eh ! qui diable ! irait deviner qu'un étranger, qu'on a obligé, n'étant encore que petit garçon, ait pu garder si long-tems l'souvenir d'un bienfait !... Eh !

mais , qu'est-ce que j'dis donc , moi ? Tout l'monde le d'vin'rait ; tous ceux , du moins , qu'ont un cœur , et sur qui l'ingratitude n'a pas encore étendu sa contagion ;... car c'est un mal qui gagne , à c'qu'on dit. [*D'un ton plus animé , et en baissant la voix .*] Ces bonnes gens m'ont soulagé dans ma peine ; leur argent a fructifié dans mes mains ; i's ont fait ma fortune ; j'viens tout exprès pour la partager avec eux... J'les ai fait attendre ; ça , c'est vrai ; mais on n'a pas passé et r'passé les mers , couru tous les dangers du commerce , essuyé des fatigues et des pertes , établie une partie de ses frères et sœurs , sans qu'il ait fallu pour ça ben des années !... Oh ! j'sais ben qu'i'gnia des moyens d'enrichir en peu de tems... On parle d'entreprises , d'la hausse et d'la baisse ; je n'connais pas tout ça , moi... Quand i'gnia d'la baisse dans mon commerce , c'est moi seul qu'en pâtis , et personne n'est volé ; il n'y a pas deux probités dans c'bas monde ; j'n'en connais qu'une , moi .

A I R , N^o. 9.

Assurément je fais grand cas
De la qualité d'honnête homme ;
Mais l'on ne m'en impose pas
Avec ce titre qu'on renomme.
On vient vous dire adroitement :
„ Ce monsieur est des plus honnêtes !
Et moi , je dis ingénument :
„ A-t-il payé ses dettes ? (*bis.*)

On voit plus d'un riche à présent
Se faire honneur de leur aisance ,
Et qui vous laissent cependant
Leurs créanciers dans l'indigence.
S'il est beau d'être généreux
Et bienfaisans comme vous l'êtes ;
Avant de faire des heureux ,
Messieurs , payez vos dettes. (*bis.*)

S C E N E X I I I .

J E A N - B A P T I S T E , M A G D E L O N .

M A G D E L O N , *gâtment.*

P E R S O N N E nulle part ! j'ai visité toutes les chambres ; j'ai crié dans chacune : *Hé ! la maison !*... silence partout. Mais savez-vous , mon père , que les voleurs auraient beau jeu ? Des montres accrochées à la cheminée , des couverts d'argent traînant sur des tables.. j'imagine que ces gens-ci sont à leur aise.

JEAN-BAPTISTE, *défaissant en partie sa ceinture.*

Tu sais ben qu'on nous a dit au village, dans c't'auberge où nous avons laissé not' carriole, que la fermière était morte ; mais que sa fille aînée, morte aussi depuis près d'un an, avait épousé un bon bourgeois d'Paris qu'elle a laissé veuf avec sept enfans ; on n'est jamais riche avec sept enfans ;... non, ma fille, non ; i's ont ben queuq' petites rentes, un peu d'mobilier, un p'tit patrimoine : mais bientôt, j'espère, i's auront un peu plus d'aisance.

MAGDELON.

Comment cela ?

JEAN-BAPTISTE, *s'animant toujours par degré.*

Écoute, Magd'lon, tu m'as seul'ment entendu dire que j'venais ici pour acquiter une dette. Ta pauvre mère t'a souvent raconté mon histoire ; ah ! si elle avait vécu, son plus grand plaisir aurait été d'faire avec moi c'voyage là... C'est avec la somme qu'on m'a donnée ici, q'j'ai pu réparer ma perte, m'établir, m'aggrandir, faire honneur à mes affaires... Et toi, tu crois peut-être que je n'viens par ici, q'pour rendre les trente louis qu'i' m'avait avancés. Bah ! j'fais ben pus q'ça ; j'ai calculé combien c'te somme-là aurait profité entre leurs mains, et j'leur apporte tout c'qu'elle aurait produit, s'ils l'avaient fait valoir pour la culture...

MAGDELON, *pénétérée.*

Quoi ? mon père ! vous...

JEAN-BAPTISTE, *l'interrompant avec chaleur.*

Écoute donc, écoute donc ; c'n'est encore rien q'ça ; j'ai calculé aussi combien c'te même somme m'a valu, à moi, d'mon côté... et mon industrie à part, en leur donnant la juste moitié d'mon bénéfice, sais-tu à combien tout ça s'monte ?

MAGDELON.

Que sais-je, moi ?

JEAN-BAPTISTE, *posant sur le grand fauteuil une bourse qu'il a tirée de sa ceinture.*

A trois cent cinquante louis ; cinquante pour chaque enfant... et les v'là... c'est l'intérêt d'leur argent, et l'intérêt d'l'intérêt, et par-delà... tant mieux, morblen ! tant mieux ! c'est comme ça qu'i' faut agir envers ceux qui nous ont tirés d'la misère. J'peux vivre à présent sans rien faire ; j'n'ai q'toi d'enfant ; tous mes parens sont à leur aise... (*Il finit cette tirade avec l'expression la plus vive et la plus sensible.*) Que te faut-il pour être heureuse ? Tu es sage, des vertus ; l'goût du travail, une honnête médiocrité : voilà, mon enfant, voilà qui vaut mieux q'tout l'or

du monde ! Ce père de famille n'est pas riche ; cette somme le soulagera ; tous ses enfans nous béniront ! nous aurons sept amis de plus... Ce trésor-là n vaut-i' pas cent mille bourses de pièces d'or ?... Eh bien ! tu pleures , ma p'tite Magd'lon ! ah ! tu partages ma joie , mon bonheur ! je l'vois ; j'en suis certain !

MAGDELON, *avec transport.*

Ah ! mon père , que je suis glorieuse de vous appartenir !

JEAN-BAPTISTE.

Et vite , vite ; puisque personne ne vient encore , c'est-là le cas de les surprendre , en serrant dans ce tiroir la somme que j'apporte .. (*Il prend parmi plusieurs papiers , celui que Marcellin a laissé au-dessus des autres...*) C sont sans doute des papiers d'affaires ; car i' sont timbrés et contrôlés... Serre toutes ces pape-rasses-là dans ces autres tiroirs... ils ne sont guère soigneux , en vérité... (*Il va compter , sur la table vis-à-vis , sept piles de louis, qu'il arrange séparément, mais aussi très-prompement, et toujours en parlant avec beaucoup de vivacité.*)

MAGDELON, *tenant les papiers.*

Tenez , tenez , mon père ; il est ici question de vous ; votre nom m'a d'abord sauté aux yeux...

JEAN-BAPTISTE, *prenant le papier.*

Bah !... sans rire ?... donne , donne un peu.. (*Il commence à lire.*) „ En 1776 , etc. , un petit porte-balle , nommé Jean-Baptiste “... [*Il le rend à sa fille.*] Eh ! morbleu ! c'est ça même ; i's ont conservé ici mon aventure ; i' l'ont fait timbrer même ; mais i' n'avaient pas besoin d'ça... Ah ! parbleu ! j'ai une bonne pensée ; nous n'avons pas de tems à perdre .. écris par-là derrière , su' c'même papier-là , écris ben promptement c'que j'men vas t'dicter...

MAGDELON, *remettant tous les papiers , et retournant l'autre pour écrire dessus.*

Allons , j'attends... (*Elle s'assied et prend la plume, à la table qui est en face.*)

JEAN-BAPTISTE, *se promenant et se frottant les mains.*

Hem... em... em... attends... mets d'abord que... un p'tit moment!... mets... ah ! bon !... mets : “ Ce même Jean-Baptiste... qui..

MAGDELON, *écrivant.*

“ Ce même Jean-Baptiste qui... Après ?

As-tu écrit?... fort ben... [*à part.*] diable ! les idées ne m'viennent pas aussi vite que l'sentiment... si mon cœur pouvait parler !... [*à sa fille.*] attends... as-tu mis : *qui* ?

MAGDELON, *écrivant.*

Qui ?... il y est.

JEAN-BAPTISTE, *cherchant et frappant du pied.*

" *Qui...* *qui...* c'est fort ben... un moment.. tu as mis *qui* ? c'est mon idée... c'est ça même... *qui*.. ma foi, ma p'tite ; tu as pus d'esprit q'moi... j'nai jamais su q'mon commerce... dicte toi-même ; arrange ça pour le mieux.. mets-y que c'est la reconnaissance... enfin, donne à ça une jolie tournure... [*Il retourne au secrétaire.*] Diable ! je n'suis pas dans mon jour d'esprit !..

MAGDELON, *s'empressant d'écrire.*

Oh ! c'est bon, c'est bon, dès que vous me laissez le champ libre...

JEAN-BAPTISTE, *ouvrant un tiroir du secrétaire.*
Arrangeons cet or, là dedans... ho ho ! il y a déjà de l'argent !

MAGDELON, *écrivant toujours.*

Je ne conçois pas cette sécurité... laisser traîner jusqu'à son argent ! apparemment que tout le monde est honnête homme par ici...

JEAN-BAPTISTE, *arangeant toujours les louis, au secrétaire.*

Ça s'rait donc l'pays des miracles... as-tu écrit ?

MAGDELON.

Oui ; cela peut passer maintenant... voulez-vous bien écouter ?

SCENE XIV.

JEAN-BAPTISTE, MAGDELON, MINETTE

ET FANFAN, *et les quatre autres.*

(*Ils accourent tout essoufflés.*)

MINETTE, *ayant la grosse clef à la main.*

Ah ! mon Dieu ! quelle étourderie ! la fenêtre et la porte ouvertes ! (*Ils aperçoivent Jean-Baptiste et sa fille, et s'arrêtent tout court, n'osant ni avancer, ni reculer.*)

JEAN-BAPTISTE, *referment promptement le tiroir.*

Vous êtes les enfans d'la maison, n'est-ce pas?... approchez, approchez, mes p'tits amis! oh! j'aime les enfans, d'abord, moi. (*Il remet dans sa ceinture la bourse qu'il vient de reprendre sur le secrétaire, et dans laquelle il reste encore un peu d'or.*) Eh bien? vous avez peur? (*Il s'approche d'eux ils reculent.*) Oh! dès que j'vous épouvante, j'reste à ma place. [*à Magdelon.*] Ma fille, rassure-les donc; tu vois ben qu'ils nous prennent pour des...

MINETTE, *avec une feinte sécurité.*

Non... Oh! non... vous avez l'air d'un très-honnête homme... [*bas à son frère.*] c'est un voleur!

FANFAN, *à Minette.*

Certainement, c'en est un: faisons semblant de n'avoir pas peur....

MINETTE, *à Fanfan.*

C'est notre faute, aussi...

MAGDELON, *les embrassant.*

Ils tremblent!... ah! mes amis! on voit bien que vous ne nous connaissez pas!

MINETTE, *affectant de se rassurer.*

Nous n'avons pas cet honneur-là..

JEAN-BAPTISTE.

Diable m'emporte! je r'connais sur la figure de la p'tite, tous les traits de sa maman...

MINETTE.

Vous la connaissiez donc?... [*à Fanfan.*] Maman avait là une jolie connaissance...

MAGDELON, *à son père.*

Oh! nous aurons de la peine à les rassurer...

AIR, N^o. 10.

(*Avec beaucoup d'expression: les violons pizzicato.*)

Ne craignez rien, mes chers enfans,
Du mal que nous voulons vous faire,
Avec plaisir je vous apprends
Que ce voyageur est mon père.
Par mon respect, vous pouvez voir
Que je ne suis pas redoutable...
Qui remplit le plus saint devoir,
Ne saurait nuire à son semblable.

(bis.)

(*Pendant ces couplets, Jean-Baptiste lit le papier que sa fille a écrit.*)

JEAN-BAPTISTE,

Ah ! jugez , par notre candeur ,
 Du but où tend notre voyage !
 Lorsque le crime est dans le cœur ,
 Le trouble est peint sur le visage !
 La bonne et la franche gaieté
 Sur le front du juste respire...
 Et le sourire est affecté ,
 Quand un scélérat veut sourire ! (bis.)

JEAN-BAPTISTE.

Bah ! ça n'les guérit pas encore de la peur... ce sont peut-être mes pistolets qui vous effraient ?... (*Il ôte ses pistolets de sa ceinture.*)

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, COLAS.

(*Colas arrive à l'instant où Jean-Baptiste prend ses pistolets pour les poser sur la table. Tous les enfans saisis d'épouvante, font un cri et se tapissent contre la coulisse, derrière la table.*)

MAGDELON.

Ah !... mon père ! les apparences sont contre nous... parlons-leur franchement... (*Aux enfans.*) Ne craignez rien ; nous sommes vos amis !

JEAN-BAPTISTE, posant ses pistolets sur la table.

[*Au public.*] Eh ben ! j'ai du bonheur , moi. Tout-à-l'heure , j'n'étais qu'un voleur ; à présent j'suis un... [*Il n'achève pas.*]

COLAS, encore tout tramblant, et caché derrière les enfans dont il se fait un bouclier.

J'ons cru , d'abord , que j'éions mort tretous...

JEAN-BAPTISTE, à Colas.

N'êtes-vous pas au service du citoyen Marcellin ?

COLAS, se relevant peu-à-peu.

Mon Dieu, oui , citoyen ! Allez , c'est un ben honnête homme ça s'rait un meurtre d'li faire tort...

JEAN-BAPTISTE.

Et voilà ses sept enfans ?

COLAS.

Ah ! mon dieu ! oui ; il a ben de la peine à les élever ; car i' n'est pas riche ; ah ! j'yous répons qu'i' n'en a pas d'trop.

OPÉRA-COMIQUE.

29

J E A N - B A P T I S T E , à Colas.

Où est donc l'papa ?

C O L A S , à part.

Quoi t'est-ce qu'i' li veut ?... [*haut.*] Il est en campagne.

J E A N - B A P T I S T E .

Reviendra-t-il bientôt ?

C O L A S .

Peut-êt' ben c'soir même ; qu'est-ce qui sait ?... Si vous voulez , j'vas l'aller chercher... i' s'ra p'têt' ben encore cheux l'notaire du Canton...

J E A N - B A P T I S T E .

Oh ! oui ; allez l'chercher ; ça m'fera le plus grand plaisir...

F A N F A N , à Colas , tout bas.

Quoi ! tu nous laisses seuls avec eux ?

M I N E T T E , à Fanfan.

N'aies donc pas peur... Ils n'ont pas l'air méchant.

C O L A S , aux enfans.

T'nez farme : j'amènerons du monde avec nous. [*Il veut sortir , et revient.*]

M A G D E L O N , à son père , qu'elle tire à l'écart sur l'avant-scène.

Vous voyez bien qu'ils nous jugent très-mal ; laissez-moi les déromper...

J E A N - B A P T I S T E , bas à sa fille.

J'te l'défends expressément... Ça m'amuse , moi , d'passer pour o'que je n'suis pas... Attends du moins que l'père soit là : tu nous ôterais tout l'plaisir de la surprise... (*aux enfans.*) Vous nous prenez pour des voleurs , n'est-ce pas ? avouez-le tout bonnement : voilà le mot lâché... Dites , dites... pourquoi dissimuler ?

M I N E T T E , hésitant , d'un air et d'un ton embarrassés.

Pour des vo.... ! oh !... non pas... mais... cette bourse que vous avez cachée dans votre ceinture...

J E A N - B A P T I S T E et M A G D E L O N .

Ha , ha , ha , ha , ha ; , ,

F A N F A N , un peu plus hardi.

Et ce tiroir que vous avez refermé bien vite...

M A G D E L O N .

Ha , ha , ha ; , , voilà donc le mot de l'épigme...

[*à part.*] Diantre ! l'tiroir ! une bourse !... [*Haut.*] Allons, monsieur, je n'fais qu'un saut d'ici là..

SCENE XVI.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, excepté COLAS.

MAGDELON, aux enfans.

QUE ferons-nous donc, mes chers petits amis, pour vous distraire, en attendant votre papa ?... mon père, vous qui êtes si gai, amusez-les un instant ; cela les enhardira...

JEAN-BAPTISTE, à sa fille.

Tu as, parbleu, raison !... (*aux enfans*) Allons, enfans ! Est-c'q'à votre âge, on est comme ça triste et silencieux ? Quand j'étais p'tit garçon, moi, ah ! dame ! fallait voir ! je riais toujours ; j'chantais et j'dansais d'puis l'matin jusqu'au soir... j'étais d'une folie ! et espiègle !... ha, ha.

MINETTE, à part.

Espiègle ! je le crois.

JEAN-BAPTISTE.

Aussi, je m'suis toujours porté comme le Pont-Neuf ; et ça m'a fait grandir, grandir !... t'nez r'gardez comme j'ai grandi ! d'mandez à ma fille, quand j'm'y mets.

MAGDELON.

Allons, mon père, dites-nous une ronde (*aux enfans.*) Nous allons danser, n'est-ce pas ?

TOUS LES ENFANS, avec surprise.

Danser !...

MINETTE, bas, à ses frères.

Dansons toujours. [*haut.*] Eh ! pourquoi pas ? Oh ! moi, j'en suis..

TOUS LES ENFANS, s'enhardissant.

Allons, dansons.

(*Ils forment une ronde avec Jean-Baptiste et Magdelon.*)

JEAN-BAPTISTE.

RONDE, N^o. II.

Un certain loup prit d'un agneau
La mine et l'encolure ;

Il va , revêtu de sa peau ,
Chercher quelque aventure :
En passant tout auprès d'un troupeau de bétail ,
Il se mêle aux brebis , qui rentraient au bercail.

[*Il parle.*] L'berger , qui avoit bu un p'tit coup , n'y r'garde pas d'si près.... Les chiens l'avertissent , font un sabbat de tous les diables : oua , oua , oua , ouo , ouo , ouo . . . [*Les enfans rient.*] Mais fort inutilement ; car , là comme ailleurs , les gardiens ont beau faire , quand l'œil du maître n'les seconde pas..... Si ben qu'au beau milieu d'la nuit ,

Voilà que tout-à-coup ,
C'est une tîrie !
N'enfermez pas le loup
Dans la bergerie.

(*Tous les enfans répètent en dansant avec Magdelon.*)

Voilà que tout-à-coup ,

J E A N - B A P T I S T E .

Dans mon village , un garnement ,
Un vrai trouble famille ,
Faisoit sa cour à la maman
Pour aborder la fille . . .
Désà la pauvre femme en a l'esprit perdu ,
Comptant ben l'épouser ; d'abord , c'est entendu !

[*Il parle.*] N'a-t-elle pas la sottise d's'absenter , pour des achats d'nôce , et d'dire au galant [*Il imite la voix de femme , et puis celle d'homme alternativement.*] Ah ! ça ; j'vous laisse avec ma fille ; veillez sur elle. — Oh ! laissez faire , dit l'hypocrite ; j'y aurai l'œil. — La sagesse est un trésor... — Oh ! mon dieu , oui , un trésor ; comme vous le dites... Au retour d'la bonne femme , pus d'galant , pus d'fille , pus d'trésor... psst ! tout avait disparu. [*Il imite encore la femme.*] Ah ! mon dieu ! quelle perfidie !... C'est affreux !... Et vous autres , voisins , vous n'avez pas pu empêcher ça ?...

Oh ! mais , c'est pour-le-coup
Que chacun lui crie ,
N'enfermez pas le loup
Dans la bergerie.

(*Tous répètent.*)

Oh ! mais c'est , &c.

J E A N - B A P T I S T E ,

Certain bourgeois ben opulent (1).
 D'ces gros propriétaires,
 Voulut avoir un intendant,
 Pour régler ses affaires...

Il s'en présente cent; mais, voyez quel guignon!
 Au lieu d'un honnête homme, i! choisit un fripon!...

Et pis, v'là qu'i' fait un p'tit voyage de six mois, pas plus
 q'ça; et pis v'là qu'i' r'vient chez lui; et pis v'là qu'i' trouve
 maison nette; et pis v'là propriétaire à pieds, et l'homme d'affai-
 res en carosse...

Oh! mais, j'en sais beaucoup,
 Ayant la manie
 De renfermer le loup
 Dans la bergerie.

S C E N E X V I I .

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, COLAS, MARCELLIN;
*quatre ou cinq hommes du village, armés de fourches et
 de bâtons.*

C O L A S , à Marcellin.

V'LA l'monsieu'; parlez-lui, si vous n'avez pas peur.

MARCELLIN, d'un ton très-sec, à Colas et à ses enfans.

[*En les regardant avec humeur.*] Tout ceci n'ariverait pas;
 si l'on savait garder une maison et se conformer à mes ordres...

C O L A S .

(*A part.*) Il est fâché !

M A R C E L L I N , à Jean-Baptiste.

Eh bien, Monsieur! que me voulez-vous ?

J E A N - B A P T I S T E , d'un ton sec et d'un air leste.
 Vous voir, vous présenter ma fille que v'là; et vous demander
 vot' amitié; pas pus q'ça.

C O L A S .

Ah! v'là du nouveau, par exemple !

(1) Ce troisième couplet fut fait en place d'un autre troisième couplet fait, il y a deux ans, avec la pièce; mais on ne le chante pas encore, parce qu'on n'a osé l'envoyer à la police, quand on a vu retrancher de ma pièce les passages les plus simples et les plus innocens. Il ne tombe cependant que sur les nouveaux parvenus, quand les journaux du Gouvernement les éparpillent eux-mêmes encore moins que moi.

MARCELLIN, *d'un ton à-la-fois ironique et fâché.*

Écoutez donc, Monsieur, vous me permettez de n'accorder mon amitié qu'aux gens que je connais bien... mais parlons de bonne-foi...

JEAN-BAPTISTE, *fort doucement.*

Oh ! tout d'aussi bonne-foi qu'i' vous plaira ; j'n'ai jamais parlé autrement, moi.

MARCELLIN.

Comment se peut-il qu'avec de l'esprit et du bon sens, comme vous pareissez en avoir...

JEAN-BAPTISTE.

Oh ! pas de compliment, j'vous en prie... [*montrant les paysans armés.*] j'vois ben qu'on n'est pas v'nu ici pour ça.

COLAS, *vivement à Marcellin.*

Bah ! Bah ! avec sa bonne-foi ; j'vous dis de n'pas vous y fier ; d'mandez plutôt à vos enfans !...

JEAN-BAPTISTE.

Eh ben, voyons ; qu'est-ce qu'i's ont vu, ces enfans ?

MARCELLIN.

Voyons, Minette ; dis ce que tu as vu... parle, parlé hardiment, ma fille ?

MINETTE, *du ton le plus ingénu, mais comme accusant à regret.*

Mon frère et moi, nous avons vu Monsieur debout contre le secrétaire ouvert.

FANFAN, *l'interrompant brusquement.*

Oui ; mais il faut tout dire, le secrétaire était resté ouvert toute la journée.

MARCELLIN, *à part.*

C'est ma faute.

MINETTE.

C'est vrai ; mais Monsieur avait ouvert le tiroir à l'argent ; et il l'a refermé bien vite, dès qu'il nous a vus.

FANFAN.

Oui, dès qu'il nous a vus ; c'est vrai, ça.

MARCELLIN, *à Jean-Baptiste.*

Est-ce vrai, Monsieur ?

JEAN-BAPTISTE, *plaisamment.*

Oui, Citoyen.

MINETTE.

Et Monsieur a pris un sac ou une bourse sur le secrétaire...

E

Oui, et il l'a caché dans sa ceinture...

MARCELLIN, à Jean-Baptiste.

Que répondez-vous à cela ?

JEAN-BAPTISTE.

Rien ; car j'vois ben que toutes les apparences sont contre moi ; ils disent mot pour mot la chose comme elle s'est passée : c'est à vous maintenant de savoir le compte de votre argent.

MARCELLIN, impatienté.

On parle ici de sac, d'une bourse !... je n'en avais pas... il restait en tout dans mon tiroir une somme de cinquante écus en argent blanc... si elle y est encore, c'est à tort qu'on accuse cet étranger ; *(Il ouvre le tiroir, et fait un pas en arrière,)* que vois-je ?

COLAS.

Quoi donc ?

MARCELLIN, étrangement surpris.

De l'or !... et même beaucoup... et je n'en avais pas !

TOUT LE MONDE

O ciel !

MARCELLIN.

Plusieurs piles de louis ! *(il en prend une.)*

JEAN-BAPTISTE.

Oh ! vous pouvez les examiner : i's n'sont ni rognés ni faux ; pas pus q'moi.

MARCELLIN, extrêmement agité.

De grace, expliquez-vous... Voilà la plus étrange aventure que j'ai éprouvée de ma vie !... Quelle est votre intention ? parlez...

JEAN-BAPTISTE, d'un grand sang-froid, tirant de sa ceinture le papier en question.

Ce papier timbré parlera mieux que moi...

MARCELLIN, prenant le papier.

Ce papier timbré.. il était ici depuis vingt ans!... Quel soupçon... grand dieu !... serait-il vrai ?

L'OFFICIER, à Marcellin.

Qu'avez-vous donc ?

MAGDELON, à Marcellin.

Lisez ce qu'il y a derrière, je vous en conjure.

MARCELLIN, retournant précipitamment le papier, le parcourt rapidement ; sa vue se trouble, sa main tremble, tout son corps chancelle.

" Ce même Jean-Baptiste, qui, en 1776... Oh ! dieu ! mon cœur bat avec une force... mes larmes m'empêchent de distinguer les caractères !... Lisons, pourtant,

(Il lit d'une voix altérée par les larmes)

„ Ce même Jean-Baptiste qui , en 1776, reçut de votre femme
 „ et de sa famille l'hospitalité la plus généreuse , et trente louis
 „ pour l'aider à réparer sa perte , promet de les rendre quand il
 „ aurait fait fortune : il tient sa parole , et viens s'acquitter avec
 „ vous de la dette la plus sacrée , la plus chère à son cœur ! “

J E A N - B A P T I S T E , l'interrompant , lui saisit le bras ,
 et lui parle avec l'explosion du sentiment le plus vif.

Oui , certainement , la plus chère à mon cœur ; et je prie vos
 aimables enfans d'accepter tout ce que je leur apporte : vous en
 avez sept ; cinquante louis pour chacun les mettront à même de
 travailler à leur fortune. Vous savez bien , brave homme , que je
 n'en avais que trente , quand j'ai commencé la mienne.

M A R C E L L I N , avec les plus vifs transports.

Mes amis , mes enfans ! vous avez devant vous le modèle le plus
 rare de la reconnaissance et de la probité. (Tous les enfans se
 précipitent autour de Jean-Baptiste.) O généreux mortel !
 est il un hommage digne d'un pareil trait de vertu ?

(Toute la famille l'entoure et l'accable de caresses : les en-
 fans lui baisent les mains ; d'autres le pressent contre
 leur coeur.)

J E A N - B A P T I S T E , brusquement.

Eh bien ? eh bien ? qu'avez-vous donc ? Pourquoi ces trans-
 ports ? Qu'y a-t-il de si surprenant à ce que j'ai fait ?... Il n'y a
 là rien que de juste et d'ordinaire ! Dans quelle société serais-je
 tombé , si un acte tout simple de reconnaissance excitât un pa-
 reil enthousiasme ? Mes amis ! malheur au pays où l'on s'étonne-
 rait d'un procédé honnête et généreux ! (à sa fille.) Ma p'tite
 Magdelon , je te félicite d'ton savoir faire : t'as tourné c'billet-là
 comme une mignature...

M A G D E L O N.

C'est que votre cœur l'avais dicté au mien , mon père !

C O L A S , à Jean-Baptiste.

Allez , allez , l'ami de not' maître , j' pouvons ben dire que
 j'n'ons jamais vu d'voleur aussi honnête homme que vous.

V A U D E V I L L E D E L A F I N.

A I R , N^o. 12.

N. B. Cet air se chante à demi-voix , très-détaché et très-léger

M A R C E L L I N.

Faire le bien sans éclat et sans bruit,
 Tendre la main à l'indigence ;

JEAN-BAPTISTE.

Et de ce bien ne tirer d'autre fruit
Que la voix de sa conscience;
Aller chercher dans son humble réduit
La simple et timide innocence...
Oh! c'est vraiment (bis.)
Un peu rare à présent. (bis.)

MAGDELOIN.

Garder, au sein du faste et de l'éclat,
La modestie et la décence;
Prouver un cœur sensible et délicat,
Sur-tout de la reconnaissance;
Se souvenir de son premier état,
Quand on se voit dans l'opulence...
Oh! c'est vraiment (bis.)
Un peu rare à présent. (bis.)

JEAN-BAPTISTE.

C'est à regret que tous les jours j'entends
S'exhaler la plainte cruelle;
Il est encore, il est d'honnêtes gens
Dont cette pièce est le modèle.
Se signaler par de nobles penchans,
Aux malheureux prouver son zèle...
Ce n'est vraiment (bis.)
Passi rare à présent. (bis.)

COLAS, au public.

Votre Cousin fut ici dès long-tems
Honoré de votre suffrage;
Veuillez toujours, veuillez, en bons parens,
Le reconnaître à son langage!
Il a voulu vous prouver seulement
Que chez lui, comme en son ouvrage,
Le sentiment (bis.)
Est le même à présent. (bis.)

Nota. Cette Pièce est une des plus aisées à monter dans les Départemens, parmi toutes celles du même Auteur. Elle n'exige aucune dépense pour la décoration; le costume est *ad libitum*, et de quelque manière que les Acteurs se vêtissent, ils n'en sont pas moins simplement mis. Les enfans, au nombre de sept, paraissent d'abord embarrassant; mais il est extrêmement facile d'y suppléer; 1°. en donnant les rôles à des femmes habillées en garçons, dans les spectacles où il n'y a pas d'enfans; 2°. en réduisant à deux ou trois, le nombre des enfans qui parlent, et composant le reste de personnages muets; 3°. en ne mettant, s'il est nécessaire, que quatre enfans au lieu de sept, et changeant les mots *sept* et *six* en *quatre* et *trois*, dans les endroits de la Pièce où l'on parle des enfans.

Le *Cousin-Jacques* vient de donner au Théâtre de l'Ambigu-Comique un petit Opéra intitulé: *Un Rien*, en un acte, dont les airs et les couplets ne le cèdent en rien à ceux qui ont été les plus goûtés du Public dans toutes ses autres Pièces. C'est le Citoyen *Loroux*, Directeur du nouveau Bureau Dramatique, qui est chargé de ses intérêts, sauf aux Directeurs de Spectacles à proposer à l'Auteur lui-même des arrangemens particuliers, en s'adressant, *franc de Port*: AU COUSIN-JACQUES, RUE DES VIEUX-AUGUSTINS, N°. 264, 4 PARIS.

F I N.



